

**Susanne Goga**

## **La petite fille aux cigarettes**

(Traduit de l'allemand par Philippe Couque-Castelnovo)

Le ciel était bleu, très bleu, il se voûtait par delà les arbres, immaculé comme du papier cristal. On ne voyait aucun nuage, juste la petite buée qui toujours s'élevait devant le visage de Rivka quand elle expirait. Car il faisait froid. Sous ses pieds, le sol était gelé et dur, la terre noire recouverte d'un voile de glace. Elle n'entendait pas un oiseau, bien qu'elle se trouva au beau milieu d'un petit bois. Les oiseaux étaient peut être gelés et pendaient aux branches, morts, la tête en bas. Quelle drôle d'idée. Rivka regarda instinctivement en l'air bien qu'elle sût que là-haut aucun oiseau ne lui pendrait au dessus de la tête. Déjà enfant elle était comme ça. Elle s'imaginait des choses les plus singulières, avait de curieuses images en tête et les peignait pour les autres avec des mots, la plupart riait, mais parfois aussi la regardait étrangement.

Enfant elle racontait tout le temps de drôles d'histoires en travaillant. Ils étaient sept, le père, la mère et cinq enfants qui tous aidaient à la fabrication. Pendant la journée, assis dans l'étroite salle de séjour, ils fabriquaient des cigarettes. Le soir, le père partait avec son éventaire et les vendait dans les cafés jusque tard dans la nuit. La mère l'aurait bien aidé, mais, disait-il, non, ce n'est pas possible, du dois rester avec les enfants. Heureusement, parce que Rivka n'aurait pas aimé être seule dans le noir avec ses frères et sœurs.

Le travail exigeait beaucoup d'adresse. Les doigts des enfants s'y prêtaient bien, disait souvent le père. Ils collaient d'abord des petits manchons en papier, pendant que la mère mélangeait le tabac. Puis les manchons étaient bourrés avec soin, le papier fin ne devait pas se déchirer. Quelquefois Rivka faisait disparaître un petit bout de papier froissé dans la poche de son tablier, afin que le parents ne s'en rendent pas compte. Ils ne l'auraient nullement grondé ou battu, seulement elle ne voulait pas décevoir ses parents. Deux Reichmark pour mille cigarettes, il fallait d'abord les gagner, parce qu'il y avait sept bouches à nourrir. Ils pouvaient en produire jusqu'à trois milles par jour en travaillant assidûment.

Tandis que les doigts de Rivka accomplissaient les gestes longtemps répétés, par automatisme, ses pensées étaient libres et pouvaient vagabonder n'importe où. Elle aimait surtout s'imaginer le destin de ses cigarettes.

Comment une simple cigarette récemment achevée se retrouvait dans l'éventaire que son père portait en bandoulière le soir. Comment il la trimballait à travers le tumulte de la Grenadierstraße, du sombre quartier de la porte de Spandau (1) vers les lumières de la Friedrichstraße (2) où il proposait sa marchandise. Là, se bouscuaient cabarets et brasseries, music-halls et bals musettes.

Sa cigarette reposait à présent dans l'éventaire et regardait en l'air vers les lumières multicolores, les enseignes publicitaires et les lampadaires ; elle entendait la cloche du tram et la musique s'échappant des portes ouvertes. Les rires des gens ivres, les invites alléchantes des prostituées, mais aussi, parmi tout cela, les voix suppliantes des mendiants, aux manches ou jambes de pantalon vides, accroupis sur le trottoir (3). Son père entra alors dans le premier café. Glaces aux murs ; un orchestre jouait des airs de danse, des femmes et des hommes bien habillés tournoyaient sur le parquet. Rivka n'y était jamais allé, mais écoutait les récits des adultes et pouvait s'imaginer ce que son père voyait le soir.

La plupart des clients ne prêtaient pas du tout attention à cet homme voûté dans son long manteau; quelques uns riaient de sa barbe touffue qui pourtant à cette époque n'était pas si démodée. Ici les visages masculins rasés de près prédominaient, parfois on voyait aussi une moustache frisée comme la portait l'Empereur. Certains levaient trois doigts quand ils voulaient acheter trois cigarettes, d'autres laissaient garnir leurs étuis d'argent. Le père faisait alors une bonne affaire.

Les femmes ne fumaient pratiquement pas en ce temps-là, et de toute façon pas en public, tout au plus lançaient-elles un regard au petit homme à l'éventaire avant de reprendre une coupe de champagne et de trinquer avec leurs partenaires.

La cigarette de Rivka finissait ainsi dans une de ces bouches moustachues ou rasées de près, et terminait sa vie en quelques minutes brûlantes. Cela semblait tellement dramatique, pensait-elle sans pouvoir s'empêcher de sourire. Elle souriait moins qu'avant, mais lorsqu'elle pensait à ses rêveries sur les cigarettes, sa bouche se plissait spontanément.

Puis on s'arrêta de fabriquer des cigarettes. D'abord, tous les russes, arrivés à Berlin au cours des deux dernières années, durent partir. D'autres furent interdits d'entrer dans le pays. Il y eut de moins en moins de gens pour fabriquer des cigarettes, puis vinrent les machines qui faisaient le travail plus vite, à moindre coût et avec peu de main d'œuvre. Son père avait trouvé un emploi chez Garbáty à Pankow (4), où il gagnait bien sa vie, mais pour cela il devait s'y rendre en tram. Le soir, il racontait que les cigarettes fabriquées en machine étaient plus mauvaises que celles qu'elle confectionnait, que le tabac s'en échappait en s'émiettant. Elles ne sont pas faites avec amour, répétait-il sans cesse, ce qui était sûrement exagéré. Comment pouvait-on en fabriquer des centaines par jour et par surcroît le faire avec amour?

Rivka regrettait quand même le temps où elle était assise en famille autour de la table et travaillait de ses mains en laissant vagabonder ses pensées.

Désormais, il ne lui restait plus qu'à aller s'asseoir sous les tilleuls, dehors dans la cour et imaginer des choses insensées. Des nuages faisant des cabrioles ; des chevaux de fiacre dansant au rythme d'une fanfare en se dandinant sur le pavé; des fripiers braillant des chansons avec une voix de cantatrice au lieu de ressasser leurs rengaines par les rues; un rabbin respectable jonglant avec des bulles de savon.

Elle se souvint de Joel Rosenzweig, de l'immeuble voisin, qui regardait toujours par-dessus le mur quand elle était assise sous les tilleuls. Il lui avait craché parfois des noyaux de cerises. Sa mère en riait et lui expliquait qu'il voulait ainsi lui montrer qu'il l'aimait bien, mais Rivka ne pouvait pas vraiment le croire. Pour elle un homme devait savoir rêver, la charmer avec des histoires, ou au moins l'écouter attentivement au lieu de lui cracher des noyaux.

« Ça te passeras », lui disait sa mère. « Si on veut rester ensemble toute la vie, comme ton père et moi, il faut plus que de belles images peintes avec des mots. Les histoires ne suffisent pas à nourrir un couple. »

Rivka se tenait souvent silencieuse devant la glace, dénouait ses tresses et laissait tomber ses cheveux libérés sur les épaules. Comme elle paraissait différente, plus belle, cette femme qui avec ses pensées pouvait tisser des rêves.

Elle sortit brutalement de la douceur de ses souvenirs. C'est étrange, comment en était-elle arrivée là ? Ah oui, les oiseaux qui pendaient aux arbres, la tête en bas.

En pensant à son père et à son éventaire, elle devait se mordre les joues pour ne pas pleurer. Y penser l'émouvait plus que le souvenir de sa mort. Il avait eu une belle mort, paisible dans son lit.

Puis elle vit arriver les bottes, elles ne s'arrêtèrent pas très loin d'elle. Une main soignée tenant une cigarette allumée pendait le long de la jambe, la fumée s'élevait en volutes obstinées. Son père n'avait jamais eu d'aussi jolies mains, propres, aux ongles impeccables. Des mains honnêtes, comme il les appelait. Rivka posa la tête sur l'écorce rugueuse. Ferma les yeux. Vit encore une fois la famille assise autour de la table, les frères et sœurs aux doigts agiles qui collaient et bourraient. La mère qui mélangeait le tabac dans une cuvette. Le père qui enfilait son long manteau, mettait son chapeau à larges bords et passait autour du cou les sangles en cuir de sa minuscule boutique.

La cigarette tomba sur le sol en tourbillonnant. La botte droite l'écrasa, la broya sur la terre dure.

Puis un appel cinglant retentit. Les enfants bondirent les premiers, marchèrent allègrement, semblèrent prendre tout cela pour un jeu ; les personnes âgées se levèrent plus lourdement et se mirent en marche avec hésitation.

Rivka sortit du bois la dernière, suivit le groupe, et se retourna brièvement encore une fois : non, aucun oiseau ne pendait aux arbres, la tête en bas.

(1) « Grenadierstraße » (rue des grenadiers) est une rue du quartier historique « Spandauer Vorstadt » (Porte de Spandau) dans l'arrondissement de Mitte à Berlin où vivaient une population juive originaire de l'est ayant fui les pogroms de Russie et Pologne (Galicie) au 19<sup>e</sup> siècle. La persécution des juifs par les nationaux-socialistes commença avec le « nettoyage » de la Grenadierstraße en mars 1933.

Cette rue fût rebaptisée Almstadtstraße à l'époque de la DDR du nom du résistant communiste Bernard Almstadt (\* 23 août 1897 à Linden ; † 6 novembre 1944 à la prison de Brandenburg-Görden)

(2) La « Friedrichstraße » se situe dans les arrondissements de Mitte et Kreuzberg à Berlin. C'est une des rues les plus connues du centre de Berlin. Elle porte le nom du prince électeur Friedrich III de Brandebourg qui régna de 1688 à 1713 et fût à partir de 1701 roi de Prusse sous le nom de Friedrich I.

Entre le 19<sup>e</sup> et le 20<sup>e</sup> siècle, la « Friedrichstraße » était réputée pour le négoce des pierres précieuses et de l'or, ainsi que pour sa vie nocturne et la prostitution.

(3) Référence aux invalides de guerre dans la misère qui survivaient grâce à la mendicité et la vente à la sauvette. Ils sont l'équivalent des « gueules cassées » de France. On retrouve ces références dans les œuvres des peintres Otto Dix (Rue de Prague, Les joueurs de skat, Le vendeur d'allumettes) et Georg Grosz (Le héros, Un jour gris) et sur les clichés du photographe Walter Ballhause (victimes de la première guerre mondiale, invalides et mutilés)

(4) Pankow est un arrondissement de Berlin.

Josef Garbáty-Rosenthal était un fabricant de cigarettes berlinois.

(\* 27. Juni 1851 à Lida, Biélorussie ; † 29. Juni 1939 à Berlin-Pankow)